

## LITTÉRATURE

### UN MÉLANGE D'AMERTUME ET DE JOIE : GERARD REVE

Souvent considéré, avec Willem Frederik Hermans (1921-1995)<sup>1</sup> et Harry Mulisch (° 1927)<sup>2</sup>, comme l'un des trois grands écrivains néerlandais de l'après-guerre, Gerard Reve (1923-2006) demeure encore aujourd'hui largement méconnu en langue française. La faute à une langue particulièrement exigeante et inventive. À la souplesse d'une syntaxe et au rythme d'une phrase difficiles à rendre en français. La traduction de *En route vers la fin* (titre original: *Op weg naar het einde*) par Bertrand Abraham n'en est que plus remarquable - son avant-propos et ses nombreuses notes se distribuant comme autant d'indices sur la trace de l'étonnant écrivain, sans jamais que la lecture ne boite, ne claudique ou ne soit entravée.

La langue est précise, virtuose, et c'est le sésame ou la clef de l'œuvre de Gerard Reve. Si *En route vers la fin* se présente comme la réunion de six lettres publiées dans la revue *Tirade* (dont l'auteur était le rédacteur en chef) au début des

années 1960, il ne s'agit ni d'un fond de tiroir, ni d'une boîte à chaussures (fabuleuse réserve faite à peu près de tout et de n'importe quoi). *En route vers la fin* est un livre, un vrai, qui donne la même impression que certains recueils de nouvelles (ou de poèmes) à la densité aussi étudiée qu'homogène. Un recueil, certes, mais épistolaire en l'occurrence, en grande partie autobiographique (ou simulant toujours ce pacte-là avec le lecteur) et merveilleusement digressif. Libéré.

Au cours de sa longue existence, la liberté d'écriture et de mouvement de Gerard Reve fut proverbiale - et ne l'a pas toujours servi auprès des institutions. Ses nombreuses provocations, l'affirmation répétée de son homosexualité, son catholicisme volontiers érotique lui ont souvent valu des duels très peu mouchetés avec différentes autorités et personnalités politiques (jusqu'au roi Albert II de Belgique). Dans ce livre, il les nargue déjà, avec un irrésistible mélange d'ironie douceâtre et de fourberie romantique. Mieux, il les étourdit au mouvement de sa langue, de ses usages et de ses formes, comme un boxeur qui sautille pour exaspérer son adversaire.

Les deux dernières lettres («Lettre d'écriture» et «Lettre trouvée dans une bouteille») sont en grande partie consacrées à la situation de l'écrivain néerlandais face aux pouvoirs publics qui le subventionnent (ou pas), à ses lecteurs et pseudolecteurs, face à Dieu et face à lui-même. Sous l'apparence d'un discours impeccable et construit: la débauche d'un style mais aussi une amertume aussi taquine que superbe. Ainsi, cette grinçante comptabilité: «la demeure de l'écrivain connu est volontiers assaillie par les gens qui viennent siffler ses bouteilles, mais, d'après les statistiques que j'ai moi-même établies, seuls 6% de ces intrus ont déjà acheté une de mes œuvres, alors que les conversations n'ont d'autre objet que de savoir «si je n'aurais pas encore un exemplaire qui traîne ici ou là»».

Bon camarade, l'auteur l'admet: son «discours frise le stade de la déconnotation ou l'a déjà dépassé». La réalité est plus complexe, et il ne faut jamais perdre de vue qu'il s'agit justement d'une littérature de la réalité - et des grandes claques fantasmagiques que lui distribue Gerard Reve. De la description, il passe au commentaire, puis



Gerard Reve (à gauche, 1923-2006) et W.F. Hermans (1921-1995), un autre grand de la littérature néerlandaise d'après-guerre  
© Letterkundig Museum, La Haye.

à l'exagération, puis au rêve (ou au cauchemar), dans une pulsion assumée de la démesure (et de la déformation) dont la malhonnêteté n'a d'égale que la beauté assassine. Constamment dans la mise en scène de lui-même, dans le culte de sa première personne, il n'a aucune pudeur apparente, tout en refusant l'exhibitionnisme: «tout le monde peut montrer qui sa bite, qui sa chatte, mais personne ne peut écrire comme moi - la différence est là. (...) Raconter des choses sur soi n'est pas de l'exhibitionnisme: car l'exhibitionniste ne raconte rien sur lui-même».

La première lettre est un petit roman. D'une bonne soixantaine de pages, elle relate le voyage de Gerard Reve en Écosse à l'occasion d'un congrès d'écrivains qui prend des allures de politburo (l'auteur fut toujours féroce anticommuniste) absurde et farcesque. On le confond avec Norman Mailer (que l'on félicite du coup pour son *coming-out*). Henry Miller («ce vieux Phallus (...) de Californie») et le Nouveau Roman français («des braillards») en prennent pour leur grade.

C'est dans cette lettre, probablement, que s'exprime le plus exactement (dans un flot de méchanceté et d'alcool) le mélange mélancolique d'amertume et de joie («vivre, respirer, (...) je trouve cela formidable, voyez-vous») de l'écrivain. Un mélange qui enivre et qui fascine. Y goûter une fois, c'est y revenir, mais Gerard Reve ne nuit pas à la santé - ou alors cela en vaut la peine.

#### NILS C. AHL

GERARD REVE, *En route vers la fin* (titre original: *Op weg naar het einde*), traduit du néerlandais et présenté par Bertrand Abraham, éditions Phébus, Paris, 2010, 232 p. (ISBN 978 2 7529 0373 0).

- 1 Voir *Septentrion*, XXXV, n° 1, 2006, pp. 33-41.
- 2 Voir *Septentrion*, XXVIII, n° 1, 1999, pp. 3-15.